

4 œuvres au scalpel : ce qu'il en restera demain

Par Béatrice de Rochebouët

Publié le 25/11/2013 à 06:00,

Mis à jour le 25/11/2013 à 07:34

Cinq professionnels disséquent le statut de quatre représentants de l'art contemporain.

Damien Hirst, une cote fragilisée

Francis Briest, coprésident d'Artcurial: «Les abus sont un mal nécessaire! L'art contemporain est un phénomène irrationnel. Il ne vit que par poussées de fièvre. On est dans une spéculation intellectuelle qui presse les collectionneurs d'accumuler toujours plus, en anticipant sur l'avenir. Qui aurait pu parier sur Marcel Duchamp? Mais dans le cas de Damien Hirst, une offre trop importante lui a nui. En ne se limitant pas, il a franchi la zone à risque. Il est victime de sa propre turpitude, en ayant voulu gérer lui-même son marché, comme à la Renaissance où l'artiste était tout à la fois. Cela a fragilisé sa cote. Mais une fois la digestion faite, il repartira, car il a marqué son époque. Sa trajectoire est hors du commun. Pour l'Angleterre, il est aussi important qu'un Koons aux États-Unis ou un Buren en France. Il faut voir à long terme. Le temps apporte la réflexion et retourne l'histoire. Bacon est devenu avec son dernier record un artiste majeur, mais Picasso vaut toujours mieux qu'un Bacon surévalué. Comme pour tous les courants, cubisme, surréalisme, dadaïsme, il y a un temps de retard de compréhension.»

Soulages, une consécration en décalage avec l'Amérique

Guillaume Cerutti, président de Sotheby's Europe: «Avec plus de 5 millions d'euros il y a quelques mois à Londres chez Sotheby's, Pierre Soulages est l'artiste français contemporain le plus cher des enchères. Ce n'est que justice, même si cette consécration peut être jugée tardive et en décalage avec les prix atteints par des artistes contemporains américains, anglais, allemands, voire chinois. Ce décalage s'explique d'abord par l'hégémonie du marché américain, qui depuis cinquante ans a su imposer ses artistes. Dans le même temps, la France est longtemps restée fermée aux ventes aux enchères internationales.»

Frank Prazan, galeriste parisien: «Au début des années 1960, le marché a traversé l'Atlantique. Ce renversement s'explique notamment par la volonté de la première puissance économique, militaire et commerciale de ne pas négliger le marché des biens culturels dans l'établissement d'une stratégie globale visant à imposer son modèle au reste du monde: galeristes, institutions, critiques d'art et collectionneurs ont focalisé leur attention sur un groupe restreint d'une vingtaine d'artistes expressionnistes abstraits (Rothko, de Kooning, Kline, Motherwell, et plus tard les égéries du mouvement pop tels Warhol ou Lichtenstein) qui domine encore aujourd'hui le marché de l'art. Pierre Soulages, comme Mathieu, Zao Wou-ki ou Schneider, a eu, dans les années 1950, comme principal marchand l'Américain Samuel Kootz. Mais, malgré ses efforts, le modèle proposé par l'école de New York, sous l'impulsion de Clement Greenberg, était trop puissant pour être contrecarré. En France, les institutions, les collectionneurs, n'ont jamais réussi -ou voulu- jouer leur rôle en faveur des artistes de leur cru, pour leur permettre d'avoir une demande mondiale. Mais il semblerait qu'enfin les choses changent.»

Jeff Koons, le reflet d'un changement de valeur d'une époque

Thomas Seydoux, ex de Christie's et dirigeant d'un cabinet de courtage: «L'incroyable envolée de Jeff Koons est symptomatique d'un changement de valeur. À ce niveau stratosphérique, on assiste à une perte de repère d'une élite qui se fiche royalement de l'histoire de l'art. Cette référence n'est plus d'actualité. Dans cette bulle, le critère esthétique a disparu depuis fort longtemps. L'argent prime sur l'art, qui est devenu un bien de consommation comme un autre, engendrant des recettes sans précédent. C'est l'offre et la demande qui en fixent le prix. Les fortunes mondiales d'aujourd'hui sont cent fois supérieures à celles d'hier. Les amateurs, ou plutôt les investisseurs, veulent diversifier leur patrimoine. Ils se concentrent sur ce qui est le plus facile à acheter dans leur époque, à savoir l'art contemporain, car toutes les grandes pièces de l'art impressionniste et moderne sont entrées au musée. Le risque est beaucoup plus limité que dans la finance. C'est un style de vie qu'il faut avoir. Sans discernement, tous veulent la même chose dans ce

marché qui brille par son absence de chefs-d'œuvre. Le montant de 142,4 millions de dollars pour le triptyque de Bacon me paraît justifié car c'est un grand artiste, mais on peut douter de celui de Koons à 58,4 millions de dollars. Il est représentatif de notre décennie mais qu'en restera-t-il dans un siècle? Certes, son Balloon Dog est une icône populaire. Elle pourrait entrer dans la lignée du pop art défendue par Warhol. Mais comme plus rien n'est linéaire, va-t-elle s'inscrire dans sa suite? Je ne sais pas si Koons sera le Monet de 2040... Le recul de l'histoire n'est plus un argument. En tout cas, plus le message sur notre société de consommation est cynique, plus les collectionneurs adorent! Cela montre la moquerie du marché dans lequel on vit...»

Oscar Murillo, une jeune pousse dans le piège de la spéculation

Laurence Dreyfus, conseillère en art contemporain: «Le phénomène Oscar Murillo est révélateur d'un marché spéculatif, aussi prometteur que broyeur pour les jeunes artistes! Pour sa première exposition en 2010 à Londres, les peintures de ce Colombien de 27 ans valaient à peine 20.000 dollars. En septembre dernier, l'une d'elles s'envolait à 401.000 dollars, à New York, pour retomber autour des 250.000 dollars. Ce phénomène résulte d'un trop-plein de production. Son œuvre est fortement soutenue par des investisseurs de son pays, relayés par des amateurs internationaux. Ces jeunes loups de la finance surinformés percutent devant son langage drôle, efficace et actuel sur un fond de gribouillis apparent. Pour Art Basel Miami 2012, Murillo avait produit en un temps record 80 toiles fraîchement accrochées dans l'entrepôt de la famille Rubell. D'un côté, les vendeurs prennent leurs bénéfices et font la queue pour les prochaines ventes. De l'autre, les acheteurs s'inscrivent déjà sur la liste d'attente pour tenter d'avoir une pièce de premier marché. Ceci est à l'image de l'époque actuelle où l'on prend et on jette à coup de millions.»

La rédaction vous conseille

- [«L'art contemporain n'est guidé que par des critères de marché»](#)
- [L'impitoyable casino des enchères](#)
- [L'art au royaume du dollar](#)
- [Warhol et Twombly, les rois de New York](#)
- [Bacon, Koons, le grand Barnum du marché de l'art est à New York](#)
- [TV ce soir : retrouver notre sélection du jour](#)
- [Découvrez la collection «Le meilleur du prix Goncourt»](#)

Sujets

Damien Hirst

Jeff Koons

Pierre Soulages

Artcurial

Sotheby's

Art contemporain